

Romain Rolland l'Européen et le monde germanique : Ne trahir ni Goethe ni Jaurès

par Isabelle Davion*

Extrait

Le 5 décembre 2009 s'est tenu à l'Institut Catholique de Paris, une journée d'étude : « Péguy en Europe, Péguy et l'Europe », organisée par L'Amitié Charles Péguy. Isabelle Davion nous autorise, avant l'édition des Actes de cette journée, à reproduire une partie de son intervention. Nous la remercions ainsi que Claire Daudin de l'Amitié Charles Péguy.

Au tournant des XIXe et XXe siècles, Romain Rolland est pour les plus grands intellectuels de France et du monde germanique ce que l'on appelle une « figure », opinion partagée par des personnages aussi illustres que Sigmund Freud, Albert Einstein, ou de plus en plus loin vers l'Est, Maxime Gorki et Gandhi¹. Ce statut est tout à fait visible dans les titres officiels qui lui sont alors conférés : *Conscience de l'Europe* (Stefan Zweig), *L'un contre tous* (Pierre-Jean Jouve).

Il est une figure tout d'abord en raison de sa contribution à la culture européenne : son roman publié entre 1905 et 1912 *Jean-Christophe*, articulé autour de l'amitié entre un musicien allemand et un étudiant français, est indiscutablement le reflet d'une génération, et a été désigné par Zweig comme l'archétype du roman européen. Mais Rolland est aussi une figure en raison de l'autorité que certains lui reconnaissent, ceux qui l'ont suivi dans son combat de l'été 14 contre l'esprit belligère : « *il ne faut trahir ni Goethe ni Jaurès* » martelait-il alors, auréolé de son Prix de l'Académie². Son plus célèbre manifeste est bien entendu l'article publié en septembre 1914 *Au-dessus de la mêlée*, dans lequel il interpelle notamment les socialistes et les Églises. Cependant, de nos jours, Romain Rolland est une figure européenne plus que discrète, qui ne bénéficie pas de l'aura qui pourrait être légitimement la sienne. Nulle trace de lui dans les commémorations de l'armistice, et Rolland est extrêmement rare dans les réflexions

sur les personnalités pré-européennes³.

C'est pourtant bien une figure intellectuelle – mot qu'il n'aimait pas – européenne qui a sans cesse interrogé le continent sur ses valeurs morales et sans cesse replacé les cultures française et germanique dans une perspective humaniste. L'histoire culturelle de l'Europe a donc injustement « effacé » la figure rollandienne, parce que l'on n'a pas su, de son vivant, le situer : Yves Jeanneret note que Rolland peut aussi bien être revendiqué au nom du patriotisme, du communisme, du pacifisme.

En ce qui concerne les liens entre Rolland et Péguy, soulignons d'entrée que la collaboration entre les deux hommes a couru en gros entre 1899 et 1912, même si le répertoire de B. Duchatelet nous apprend que la dernière lettre de Rolland à Péguy date du 7 mai 1914. De cette collaboration, intellectuellement surprenante peut-être, sont issus des événements importants pour l'histoire littéraire : c'est le succès éditorial de la *Vie de Beethoven* en 1903, dont il est admis qu'il a sauvé les *Cahiers de la Quinzaine* de la faillite ; et c'est la parution périodique de *Jean-Christophe* aux mêmes *Cahiers*, selon une logique très originale de roman dialogué avec ses lecteurs. Malgré tout, c'est une collaboration dont l'un et l'autre ont très peu parlé : rappelons que la publication du *Péguy* de Rolland est posthume. Et leurs relations ont été fluctuantes. La première séparation nette s'opère sur le « soufflet de Tanger » en 1905 : Péguy est remué par la menace de guerre,

1. Yves JEANNERET, « Romain Rolland 1998. Une figure effacée de l'Europe », *Hermès*, n°23-24, 1999, pp. 137-144.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. D. NEDELJKOVIC, *Romain Rolland et Stefan Zweig. Affinités et influences littéraires et spirituelles 1910-1942*, Paris, Klincksieck, 1970.

5. R. CHEVAL, « Romain Rolland et Goethe », *Europe*, nov-déc 1965, numéro spécial : « Romain Rolland ».

6. *Ibid.*

Rolland se dit « *mithridatisé* ». Du coup, il n'en saluera que plus volontiers, durant l'Occupation, Péguy le prophète qui avait su évoquer dans la NRF « *le ventre énorme de la barbarie* » traîné par la civilisation européenne.

1- Romain Rolland et la culture germanique : - Goethe

Rolland est totalement tourné vers la culture allemande. Dans *L'Esprit Libre*, il proclame : « *Je suis fils de Beethoven, de Leibniz et de Goethe* ». Comme son héros *Jean-Christophe*, il est donc l'héritier de grands maîtres germaniques⁴. Certes, c'est avant tout par la musique qu'il aborde le monde allemand, et son jugement sur l'Allemagne s'appuie d'abord sur une analyse de la musique outre-Rhin. Mais il se penche aussi sur la littérature, et là Goethe tient une place tout à fait particulière⁵.

Rolland publie dans la revue *Europe* l'essentiel de ses études sur le poète allemand. Goethe symbolise pour lui le moment où l'Allemagne s'identifiait à l'idéal le plus généreux, le plus universel. Toute l'histoire allemande est donc jugée à l'aune de Goethe qui est la référence : soit le peuple allemand lui est fidèle et Goethe en est l'inspirateur, soit il le trahit et Goethe est sa mauvaise conscience⁶. Pendant le séjour de Rolland à Rome de 1889 à 1891, celui-ci se lie d'amitié avec Malwida von Meysenbug, qui fut l'amie de Wagner et Nietzsche, et qui incarne l'Allemagne des *Weltbürger* de Schiller, Kant ou Goethe justement. Grâce à sa longue correspondance avec elle, il approfondit sa connaissance du sage de Weimar. Au cours de ses années d'apprentissage, il trouve le personnage de Goethe assez glaçant, puis il vainc ses réticences et après 1903, il s'enflamme, à tel point que Goethe finit par éclipser toute la littérature allemande : « *Vraiment, il n'y a chez les Allemands que Goethe qu'il me semble tout à fait indispensable de bien connaître* » (lettre du 12 avril 1909). Il lui arrive de rêver à un ami idéal qui le réincarnerait : « *Un Goethe, quelque part dans le monde !* » supplie-t-il (17 décembre 1908). C'est ainsi que se forge le thème de « Goethe trahi par les siens » : ce thème de l'infidélité des Allemands à l'héritage goethéen s'applique à la question de la violence et de la guerre. Plus montent les périls à partir de 1910, plus la nécessité de Goethe se fait pressante : il serait ce guide capable de ramener les esprits d'Allemagne à plus d'harmonie⁷. Davantage que Nietzsche, ce « Goethe malade » dont il se méfie, et dont l'influence désoriente les Allemands. Partout en Europe, et surtout en Allemagne, Rolland note une exagération des arts et de la politique, un manque de santé intellectuelle et morale... L'influence de Goethe

pourrait rétablir l'équilibre. Lorsque la guerre éclate en 1914, la pensée de Rolland vole vers Goethe, et le désaveu que le peuple allemand vient selon lui de lui infliger. Dans son recueil « *Au-dessus de la mêlée* », le premier article s'ouvre sous le signe de Goethe, pour placer les intellectuels allemands face à leur destin : « *Êtes-vous les petits-fils de Goethe ou les petits-fils d'Attila ?* ». Lui-même a décidé d'agir comme Goethe, qui lors des guerres de libération, s'était refusé à écrire en faveur de la croisade nationale contre la France révolutionnaire. Rolland explique : « *Si je n'aimais pas Goethe pour mille autres raisons, je l'aimerais pour avoir refusé de s'associer à la haine patriotique de l'Allemagne contre la France* » (1905, *Journal*)⁸. Il reprend à son compte la conviction que la haine est incompatible avec un certain niveau de culture.

Après la guerre, son intérêt pour l'Allemagne s'amenuise, il se tourne alors vers Gandhi, la révolution soviétique. Mais puisqu'Attila étend son influence sur l'Allemagne des années 1920 et 1930, Rolland se sent encore plus intime avec l'Allemagne du passé, idéale : ce sont *Goethe et Beethoven* en 1930, « *Goethe : Stirb und Werde !* », dans le numéro spécial d'*Europe* en 1932.

- Stefan Zweig

Parler de Romain Rolland et la culture germanique c'est aussi évoquer Stefan Zweig : « *Parmi les Allemands et les Autrichiens, il n'en est aucun avec qui j'aie été aussi intime qu'avec vous, mon cher ami* » (lettre du 28 juin 1920). Ce à quoi Stefan Zweig semble répondre : « *Romain Rolland fut pour moi, et pour d'autres, le plus grand événement moral de notre époque* », 1929⁹.

Leur première correspondance date de 1910, elle trace le chemin d'une collaboration littéraire et spirituelle mais aussi d'une réelle amitié. Zweig tombe sur *Jean-Christophe* dans les *Cahiers* en 1910, et c'est la révélation racontée dans le *Monde d'Hier* (239) : « *Je découvrais enfin l'œuvre qui ne servait pas une nation européenne unique, mais toutes (...) c'était le premier roman consciemment européen qui s'achevait ici, le premier appel décisif à la fraternité* ». Zweig l'a choisi comme maître, il veut aussi qu'il soit guide de l'Europe, et se montre même un peu trop enthousiaste lorsqu'il dit dans son *Romain Rolland* : « *En 1914, c'est une gloire mondiale, et, avec un cri de surprise, une génération entière reconnaît son chef* ». En fait, le recueil de 1915 sera davantage lu que son article du *Journal de Genève*.

À cette date de 1914, l'amitié Zweig-Rolland traverse une crise. Malgré ses convictions pacifistes, Stefan Zweig est retourné par la déclaration de guer-

7. *Ibid.*

8. D. NEDELJKOVIC, *Romain Rolland et Stefan Zweig. Affinités et influences littéraires et spirituelles 1910-1942*, Paris, Klincksieck, 1970.

9. *Ibid.*

10. R. CHEVAL, *loc. cit.*

11. *Ibid.*

re et se sent immédiatement mobilisé, comme s'il entrainait de plein pied dans la guerre totale. Il décide dès lors de renoncer à ses amitiés internationales qu'il juge incompatibles avec le contexte et le service de la patrie. Il publie dans le *Berliner Tageblatt* le 20 septembre 1914 l'article « *An die Freunde im Fremdland* » : ses relations étrangères sont devenues compromettantes, il leur dit adieu, on reprendra l'amitié et l'œuvre de construction culturelle européenne lorsque la guerre sera finie : « *Ne vous attendez pas à ce que je prenne la parole en votre faveur (...) Ne vous attendez pas à ce que je dise que la France est pacifique et seulement égarée (...) Je sais bien, je sais combien il est beau de rester juste malgré la passion. Mais il n'y a pas de place aujourd'hui pour la beauté. (...) Celui qui ne combat pas encore avec les autres (...) n'a pas le droit de gêner le combattant dans l'usage de ses armes, de lancer des exhortations à l'humanité (...) Et cette haine envers vous – bien que je ne l'éprouve pas moi-même – je ne veux pourtant pas la modérer car c'est elle qui fait les victoires et la force héroïque (...) Respectez mon silence comme je respecte le vôtre* ». Pour Romain Rolland, rien ne saurait apporter une preuve plus éclatante du naufrage de la pensée libre en Allemagne que la réaction de Zweig. Le jour même, il lui envoie « *Au-dessus de la mêlée* » – qui proclame « *Frères d'Allemagne, nous ne nous haïssons pas* » – assorti d'une lettre : « *Je suis plus fidèle que vous à notre Europe, cher Stefan Zweig, et je ne dis adieu à aucun de nos amis* ». C'est un coup de tonnerre qui éveille Zweig. Dans le *Monde d'hier*, il raconte : « *Cette lettre fut un des grands instants de ma vie (...) Je me trouvai affermi par l'extraordinaire force d'âme de Rolland* ». Le lien est finalement consolidé de part et d'autre du Rhin, et durant toute la guerre, les deux hommes collaborent pour échanger des nouvelles de prisonniers à donner aux familles – Rolland est dans la Croix Rouge Internationale–, et lutter contre les discours mensongers et haineux entre France et Europe germanique.

2- Romain Rolland, les nations et l'Europe

Romain Rolland est-il un Antifrançais ?

Étant donné le contexte de l'époque, la question a été posée, étudions-là. Romain Rolland appartient à la génération née autour de 1870, grandie dans une atmosphère de frustration, désireuse de secouer les consciences, et l'Allemagne en est inévitablement le point névralgique¹⁰. Deux possibilités s'offrent dès lors : soit appeler à la confrontation qui prouvera que la France peut de nouveau être maîtresse de sa destinée soit, en guise de remède aux angoisses françaises, rechercher un équilibre harmonieux entre les deux cultures. Rolland se refuse à penser que les

cultures française et allemande sont antinomiques, il croit au contraire que de la fusion entre ces deux mondes dépend le destin de l'Europe. Même conscient que « *le problème de la guerre est un problème allemand* », il pense que le génie allemand peut retenir le pays au bord du gouffre¹¹. Il veut lui-aussi exalter les énergies mais à contre-courant, et harmoniser les nations de part et d'autre du Rhin.

On a accusé le roman *Jean-Christophe* de témoigner de sympathies pro-allemandes. Le scandale au fil des années, va crescendo : on s'émeut en 1903 que le héros soit allemand... onze ans plus tard, c'est pire : voilà un récit qui démontre que l'Allemand est un héros ! Notons pour commencer une évidence : par son prénom même, Jean-Christophe, le héros touche à la transcendance, et il transcende notamment le cadre national. Notons ensuite que Jean-Christophe est un jeune homme qui se révolte contre la médiocrité de l'époque (les années 1880) autant française qu'allemande, si ce n'est que dans ce côté du Rhin, il y a le prestige de la victoire de 1870 – qui débouche sur une arrogance de parade. Dans le récit, le tableau est aussi sombre de part et d'autre : le héros se rebelle contre son éducation rhénane qu'il juge servile (*La Révolte*), il fuit à Paris où c'est une nouvelle désillusion synthétisée dans le titre « *La Foire dans la place* ». Finalement, l'Allemagne impériale est méprisante de militarisme arrogant, et la IIIe République est dégoûtante de matérialisme et de vacarme. Et s'il est vrai que l'empire allemand s'en sort mieux – sa vitalité, son optimisme, sa discipline ressortent par contraste – ce bilan mène à la tirade suivante (à Olivier) : « *Je ne vous comprends pas. Vous êtes dans le plus beau pays, vous êtes doués de la plus belle intelligence, du sens le plus humain, et vous ne faites rien de tout cela !* »¹². Avouons que nous sommes loin de l'Anti-France. C'est pourtant sous cette étiquette qu'il apparaît dans les années précédant la Première guerre mondiale, quand les deux camps sont face-à-face : Rolland, Jaurès ou encore Anatole France chez les pacifistes, Péguy et Barrès (« *rossignol du carnage* »¹³) parmi ceux qui appellent au sacrifice. Et d'ailleurs, Rolland n'en admire que plus Péguy pour avoir soutenu Jean-Christophe où il était indirectement attaqué : « *Je n'admire jamais assez la tolérance avec laquelle Péguy avait publié, sans un mot de reproche ou d'objection, mes derniers livres de JC qui faisaient le procès de l'évolution récente de la pensée française à laquelle il participait avec l'équipe d'Agathon – cette poussée fiévreuse de nationalisme guerrier et religieux* ». ...

* *Isabelle Davion* est Maître de conférences de l'Université Paris IV Sorbonne.

12. Cité dans « Jean-Christophe et les nations », S. ZWEIG, *Romain Rolland*.

13. 269 articles consacrés à la guerre pour la seule année 1915.